

# SAINT-POL-ROUX

Valeur : 0,30 F + 0,10 F

Couleurs : bistre rouge et sépia

50 timbres à la feuille



Dessiné par SERVEAU

Gravé en taille-douce  
par BETEMPS

Format horizontal 22 × 36  
(Dentelé 13)

Illustration : *Évocation de Golgotha,  
au fond les ruines du manoir  
de Camaret-sur-Mer*

## VENTE

anticipée, le 6 juillet 1968 à MARSEILLE, Palais de la Bourse et CAMARET-SUR-MER (Finistère), Salle du Conseil municipal.

générale, à partir du 8 juillet 1968 dans tous les bureaux de poste.

Paul-Pierre Roux est né le 15 janvier 1861 à Saint-Henry (banlieue de Marseille) à qui il a dédié en 1899 son *Ave Massilia*, ce joyau provençal.

Lorsque Rémy de Gourmont l'introduit au sein du groupe symboliste, il est déjà l'auteur de deux recueils de vers « Lazare » et « Le Bouc Émissaire » paru en 1886. L'éclat de ses images, l'élégance de son style, la noblesse de ses propos le font surnommer Saint-Pol-Roux-le-Magnifique.

En 1893 paraît au « Mercure » le premier volume de son chef-d'œuvre « Les Reposeurs de la Procession ». Six ans plus tard, le poète donne avec « La Dame à la Faulx » l'un de ses meilleurs ouvrages dramatiques symbolistes. En 1900, il écrit le livret de l'opéra de Gustave Charpentier « Louise » et se trouve à la tête d'une somme qui lui permet de réaliser son rêve : quitter Paris pour s'installer en Bretagne.

A Roscanvel, en 1901, il publie « La Rose et les Épines du Chemin » et compose deux drames « La Dame en Or » et « Les Pêcheurs de Sardines ». En 1903 paraît le poème « Anciennetés » suivi des « Féeries intérieures ». Puis Saint-Pol-Roux se retire à Camaret dans son manoir de Coecilian, nom de son premier fils tué à la guerre 1914-1918; de son promontoire, le Solitaire de Camaret admirait à loisir, s'ouvrant sous ses regards, « tel que dans un Missel, avec, au visage une gifle de sel » la terre des « Pardons » à la « Coiffe Innombrable ».

En 1909, ce doux poète populaire se fait débarquer par ses amis les pêcheurs sur le quai de Camaret et vit avec les enfants la belle aventure d'un Père Noël venu de la mer.

L'oubli recouvrait son nom lorsque en 1925 les surréalistes et leur chef de file, André Breton, le saluent de leur admiration. Cet hommage tardif bouleverse le vieux poète mais il n'abandonne pas son exil.

Poète pauvre, auteur d'innombrables poèmes, articles, préfaces, poète inspiré, poète au chant illuminé de la magie du Verbe, Saint-Pol-Roux, persuadé qu'il est venu sur terre chargé d'une Mission, écrit en 1936 : « Personne ne me connaît, je débute. » En effet, il préparait une œuvre immense qui devait effacer tout ce qu'il avait écrit jusque-là. Cette composition monumentale comportait une cinquantaine de titres. Le dernier, « Le vrai Soleil est en nous-mêmes », annonçait une œuvre dédiée à Rose, sa fidèle servante.

C'est à cette époque que fut exécuté à la Pointe Saint-Mathieu au profit du monument des Péris en Mer, son poème sans chœur ni musique pour 150 voix.

Par la suite paraissaient plusieurs recueils de prose poétique dont « La Mort du Berger » (1938), « La Supplique du Christ » (1939).

Le 23 juin 1940, un soldat allemand s'introduit dans le manoir de Coecilian, bousculant le poète, il blesse grièvement sa fille Divine, tue Rose la servante et incendie la demeure. Peu de temps après, Saint-Pol-Roux meurt de chagrin et se meurent avec lui les prémisses d'une œuvre qui ne s'épanouira jamais.

Théophile Briant (*Saint-Pol-Roux*, éd. Seghers) raconte : « Il fut enterré le 21 octobre à Camaret, au milieu de cette population côtière qu'il avait conquise et qui, raidie dans ses vêtements de deuil, cachait à peine son indignation des récentes forfaitures. Le cercueil, qui avait passé la nuit à la chapelle Notre-Dame-de-Rocamadour, fut porté à bras par quatre marins langoustiers aux visages de statue qui voulurent arrêter « Monsieur Saint-Pol » devant la tombe encore fraîche de sa servante, avant de le descendre dans la Terre Sainte de Bretagne ».

Sans doute au passage du cortège funèbre s'est-il trouvé quelqu'un pour murmurer la prière de Saint-Pol-Roux-le-Magnifique :

« Allez bien doucement, Messieurs les Fossoyeurs,  
« Car il était un Dieu, peut-être, ce poète... ».

